

Le XX^e siècle : le siècle missionnaire

(suite)

La seconde guerre mondiale pesa lourdement sur les ordres cisterciens, donnant à l'Église divers martyrs ; du reste, la révolution espagnole de 1936 avait déjà demandé un sanglant tribut aux moines de Viaceli et aux moniales d'Algemesi. L'Europe de l'Est passa progressivement sous le régime communiste, et de nombreux monastères furent fermés, surtout en Tchécoslovaquie et en Hongrie ; plus de deux cents moines furent dispersés, bon nombre d'entre eux connurent la prison ou les camps de concentration. Au Vietnam aussi, les communautés souffrirent la persécution, mais ce furent les monastères de Chine qui payèrent le prix le plus élevé aux guerres civiles et à la révolution communiste : trente-trois membres de Notre-Dame de Consolation et deux pères de Notre-Dame de Liesse moururent martyrs.

Père Pio Heredia

Père Pio est le chef de file des martyrs de Viaceli. Parcourons brièvement sa vie, et ensuite, je vous parlerai, non de son second martyre – le définitif, sur lequel a été récemment publié un petit livre – mais du premier, non sanglant, ignoré de la plupart, qui me

donne l'occasion de tracer les grandes lignes de sa spiritualité avant tout mariale.

Julian Heredia est né le 16 février 1875, il entra à l'âge de quatorze ans au monastère du Val San José – qui, en 1927, sera transféré pour constituer l'actuelle communauté de La Oliva. Il reçut l'habit à quinze ans, et fit sa première profession à dix-neuf. À vingt-deux ans, il était déjà profès solennel, et fut ordonné prêtre à vingt-quatre. Il disait : « Il y en a qui entrent comme des enfants et qui deviennent des hommes ; il y en a qui entrent comme des hommes et deviennent des enfants ; et il y en a qui resteront toujours des enfants. » De lui, nous pouvons dire que, entré enfant, il devint un homme, pour redevenir enfant au sens évangélique, en une conquête spirituelle conquise à un prix excessivement rude.

Au Val San José, comme chantre, il réussit à conduire le chœur à un bon niveau d'exécution ; il fut professeur et maître des convers ; par la suite, second supérieur et maître des novices ; il fut en outre le confesseur de la plus grande partie de la communauté. À l'âge de trente-huit ans, en 1913, il devint supérieur, tout en conservant ses engagements précédents, vu la pénurie de personnel. Il dormait cinq heures par nuit, préparant après complies ses cours et ses chapitres, et écrivant sa correspondance.

Homme de paix et de prière, doté d'une solide formation théologique et monastique, il se trouva à la tête d'une communauté qui n'était pas facile : les convers et les novices avaient beaucoup d'affection pour lui, mais parmi les choristes, plusieurs s'opposaient à lui. Aimable, discret, ferme et indulgent à la fois, il faisait œuvre de paix et d'unité et était considéré par beaucoup comme une personnification de saint François de Sales.

À la fin de 1917, après cinq années de gouvernement, la crise éclata, avec des aspects désolants de mesquinerie, quasi

impensables chez des hommes qui avaient consacré leur vie au Seigneur. J'énoncerai les faits principaux, laissant la parole au père immédiat, Dom André Malet, de Sainte-Marie du Désert. Il en fit une relation en 1922, qu'il envoya à Dom Norbert Sauvage, procureur de l'Ordre de l'époque. À ce moment, père Pio était désormais à Viaceli depuis plus de quatre ans, et avait changé sa stabilité, devenant le bras droit du supérieur, Dom Marcel Fleché. Que demandait Dom Malet au Procureur ? Il transmettait une supplique de la communauté du Val San José, qui demandait le retour de son supérieur.

Voici la traduction de la supplique :

« Les membres du chapitre de la communauté du Val San José supplient le R.P. Visiteur d'entreprendre les démarches nécessaires pour obtenir le retour de celui qui fut leur supérieur, le R.P. Pio Heredia. Cette pétition est fondée sur ceci :

- 1) étant donné la fausseté de l'accusation portée à l'encontre du père Pio Heredia, le chapitre conventuel penserait manquer à son devoir s'il ne cherchait pas à réintégrer le père Pio dans sa charge.
- 2) étant donné que père Pio est fils de cette maison et connaît bien les besoins et les usages de la communauté, sa direction ne peut qu'être fructueuse pour les âmes.
- 3) les religieux qui furent la cause du départ de père Pio sont morts. »

Cette requête concernant le retour du père Pio dans sa communauté d'origine va persister durant 16 ans avec insistance (jusqu'en 1934 !), mais ni père Pio ni – surtout – Dom Fleché, ne voulurent jamais consentir à ce retour : l'abbé de Viaceli disait que, pour une survie peu probable du Val San José, on ne pouvait pas risquer de faire mourir Viaceli, dont la prospérité était en partie due à la sagesse et à la sainteté de son prieur, le père Pio.

À l'origine du passage de Val San José à Viaceli, qui fut une épreuve terrible permise par la Providence pour la sanctification du père Pio, merveilleusement acceptée par lui, il y avait donc eu une fausse accusation, retirée par la suite par un des dénonciateurs, qui avait été suborné par un autre, qui avait agi par vengeance. Les détails sont sordides, mais j'y fais allusion parce qu'ils sont de ceux qui peuvent porter atteinte à la fibre la plus intime d'un homme dans sa réputation, pour qui la destruction par la calomnie constitue effectivement un réel martyre.

En plus d'un autre qui n'aurait jamais dû être moine, il y avait en communauté un pauvre religieux, prêtre, qui avait toujours été une croix pour ses supérieurs : neurasthénique, scrupuleux, il vivait quasi tout le temps à l'infirmerie, et cherchait à faire écarter les supérieurs en écrivant au père immédiat, au père général ou au Saint-Siège. Il était devenu le confesseur de son infirmier, un moine pas méchant, mais un peu simple, impressionnable et traînant des problèmes non résolus. Celui-ci avait rapporté au malade, son confesseur actuel, que, sept ou huit ans plus tôt, père Pio, qui était son confesseur, lui avait dit en confession des paroles destinées à résoudre un de ses problèmes. Ces paroles, dictées sans doute par un zèle intempestif et donc imprudent, l'avaient troublé au lieu de résoudre la situation. Le moine, neurasthénique et vindicatif, n'attendait pas de meilleure occasion : il obligea son pénitent à écrire immédiatement au Saint-Office pour dénoncer père Pio, et commença une campagne de dénigrement en communauté, y semant la zizanie. Père Pio, abasourdi et déconcerté devant une telle malice, se réfugia dans la prière ; nous avons les notes prises pendant ses exercices spirituels au moment où la tempête faisait rage.

Cela se passait en 1917, pendant la guerre, et le père immédiat ne pouvait visiter la communauté. Il y eut un procès canonique, mais nous ignorons si le père Pio fut convoqué à Rome, parce qu'à l'époque le Saint-Office n'entrait pas dans les détails. La

chose resta entre l'accusé, monseigneur Marre et le tribunal ecclésiastique : ni le chapitre général, ni le définitoire, ni le procureur ne furent mis au courant. Il y eut toutefois une déclaration du père Pio, qui admettait son imprudence, une admonition et sans doute une sanction de la part du Saint-Office (probablement une suspension pour quelques mois du pouvoir de confesser). Ce qui est certain, c'est que le Saint-Siège n'obligea pas père Pio à donner sa démission : spontanément, il la présenta, sur le conseil du père immédiat, espérant pouvoir demeurer dans la communauté qu'il aimait, mais Dom Malet, pour calmer les esprits, préféra l'envoyer dans la fondation de Viaceli. Il partit en silence, dans le déshonneur, laissant dans la tristesse une bonne partie de la communauté, qui ne comprit pas ce qui se passait.

Arrivé à Viaceli, où les moines n'apprirent la raison de son arrivée qu'après sa mort, il fut stabilisé après un an, et fut nommé tout de suite maître des novices. Il parla toujours positivement de sa communauté d'origine et de ses confrères.

Entre temps, à Val San José, un moine qui lui était tout à fait opposé et qui, lui aussi, influençait les autres, quitta l'Ordre. L'infirmier qui l'avait dénoncé retira tout et mourut à l'improviste à la suite d'un accident banal. Le Visiteur avait reconnu la véracité des faits, mais réagit trop tard : il révéla en public le nom de l'instigateur de la dénonciation, qui, en proie à ses scrupules et à sa neurasthénie, ne put être puni sévèrement à cause de son âge avancé, on lui enleva seulement l'habit de profès et il dut revêtir celui d'oblat.

Nous pouvons nous demander comment père Pio a réussi à supporter une épreuve si dure avec sérénité, la transformant en motif de croissance spirituelle. Quand on lit ses lettres de direction spirituelle, qui sont les seuls écrits restants après la destruction des archives de Viaceli, lors de la tragédie de 1936, la réponse n'est pas difficile : il a vécu la foi en la providence de Dieu et le pardon,

à un degré héroïque. Chrétien et moine jusqu'à la moëlle, sa piété était trinitaire, christocentrique et mariale, solidement enracinée dans la liturgie. À Viaceli, il a fait grandir des générations de moines, s'occupa aussi de groupes de laïcs engagés, il dirigea de nombreuses personnes et beaucoup de communautés cisterciennes féminines. « Je suis convaincu que collaborer, ne serait-ce qu'un peu, à la sanctification d'une âme est l'œuvre la plus divine que nous puissions accomplir sur la terre » (Lettre 17). Il savait cependant qu'il ne pouvait sanctifier les autres que dans la mesure où il se sanctifiait lui-même, car nul ne donne ce qu'il n'a pas. Son programme était les paroles évangéliques : « *Vos in Me et Ego in vobis... cum Maria.* » En bon cistercien, l'humanité du Christ et l'œuvre de sanctification par son Esprit étaient au centre de sa spiritualité, mais je voudrais aussi souligner surtout son amour filial pour Marie. Sa vie mariale était toutefois enracinée dans l'Écriture sainte et la liturgie. Il disait que nous sommes de Marie pour être plus de Jésus. Tout par Marie.

« La Sainte Écriture peut t'aider grandement à vivre la vie liturgique de notre Ordre... Là se trouve notre véritable spiritualité : elle doit être la nourriture de notre vie cistercienne mariale, parce que dans toute cette doctrine admirable et céleste apparaissent Jésus et l'Esprit Saint, qui viennent à nous et toujours avec l'intervention maternelle de Marie (Lettre 99). »

« Il est bon de prier Marie et aussi de recourir à elle quand nous sommes en danger, ou dans la tentation. Mais cela ne suffit pas : Marie est bien plus que tout cela. Elle intervient bien plus directement dans la sanctification des âmes : par la prérogative de Mère de la grâce, elle communique à chaque âme ce don précieux, à savoir la vie spirituelle de l'âme (Lettre 37). La formation de Jésus en nous se fait par l'intermédiaire de Marie, et son développement et sa croissance se produisent par notre coopération à l'action maternelle de Marie. Comment ? Il faut avant tout enlever les

obstacles volontaires à la croissance de Jésus dans nos âmes, parce que les péchés volontaires, une vie dissipée et surtout un manque de charité envers le prochain paralysent presque totalement notre développement spirituel. Nous devons nous familiariser avec l'idée que la Vierge réalise cette formation de Jésus en nous, nous met à sa disposition en tout ce que nous faisons, dans l'intention de reproduire Jésus dans tout notre comportement, toujours sous le regard de la Mère, qui réalise aussi toute l'œuvre, et sous sa direction.

Ma chère fille, j'écris tout cela, avec la plus grande joie de mon âme, mais je ne parviens pas à exprimer tout ce que je ressens. La Vierge l'accomplira en toi, et, silencieusement, elle t'enseignera à t'unir à elle en toutes tes pensées, tes volontés et tes œuvres pour reproduire Jésus en toi, afin que s'accomplisse la double expression du même Seigneur : "Vous en moi et moi en vous". »

Nous reconnaissons ici la doctrine de Gueric d'Igny : la formation du Christ en nous par Marie. Cette lettre, la lettre 48, fut écrite de Santander à l'automne 1936, peu avant le martyre.

« ... Conforme-toi en tout à la Très Sainte Vierge Marie, la prenant non seulement comme Mère et modèle, mais comme forme, comme empreinte, ce qui est quelque chose de plus. Parce qu'un modèle est quelque chose d'extérieur à nous, que nous nous efforçons d'imiter, faisant comme une sorte de copie, alors que l'empreinte indique un exemple qui me reçoit à l'intérieur de lui et aux exigences duquel je dois conformer tous mes actes, internes et externes. Marie a servi d'empreinte à un homme qui, en même temps, était Dieu. Elle continue son œuvre, formant dans la sainteté ceux qui aspirent à être transformés en Dieu (Lettre 38). »

« Il est certain que, dans la mesure où nous nous détachons des créatures et surtout de nous-mêmes, nous sentons une plus grande attraction pour Dieu... Si nous cherchons Dieu en Marie,

cette attraction pour le divin finira par envahir tout notre être profond, et nous fera expérimenter la vérité du règne de Dieu, qui est au milieu de nous... vivre avec l'humble servante du Seigneur et ne pas être humble est impossible : ou bien on laisse Marie, ou bien on laisse l'orgueil (Lettre 40). Le secret de la vie spirituelle consiste à savoir et à être convaincu de notre impuissance à rejoindre les vertus qui se trouvent en Marie, et que nous devons faire passer dans nos âmes... Au premier abord, nous pourrions penser que nous devons travailler beaucoup par nous-mêmes pour obtenir la charité, œuvrant avec force et ténacité. Oui, mais il existe une autre méthode plus simple et plus conforme à l'enfance spirituelle qui consiste à s'habituer à vivre et à tout faire sous le regard et l'influence de la Mère, de sorte que, simplement et sans violence excessive, on fasse tout comme le faisait la Vierge, en l'imitant dans la mesure du possible. Au début, on oubliera beaucoup, on perdra de vue la Mère, et on agira avec beaucoup d'imperfections. Peu importe ; revenons de nouveau vers Marie et continuons à agir sous le regard de notre Mère. Nous sentirons tout de suite son influence maternelle et commencerons à goûter son silence, etc. Ne t'inquiète pas de la pureté de conscience nécessaire pour obtenir les vertus, parce que Marie est notre supplément et si tu réussis à t'approcher d'elle, te sentant très petite, en elle, tu trouveras tout ! (Lettre 91). »

On pourrait continuer à l'infini les citations, mais je chercherai à résumer en peu de paroles, certainement inadéquates, la mariologie de pio Heredia qui – attention ! – est plus une expérience qu'une théologie :

- Marie accompagne l'œuvre de la Trinité dans notre sanctification.
- Marie est le canal, l'aqueduc par qui passe la grâce (S. Bernard).
- Marie coopère avec l'Esprit Saint pour la formation du Christ en nous (Guerric d'Igny).

- Marie n'est pas seulement le modèle, mais la forme de notre sainteté (Grignon de Montfort).
- Marie est notre supplément : ce qui nous manque, c'est elle qui l'apporte en tant que mère (Grignon de Montfort).
- La vie monastique est un voyage avec Marie vers le Père, conduits par Jésus et par son Esprit.
- À travers la Sainte Écriture et la liturgie (surtout les sacrements) Marie nous conduit à une expérience savoureuse de Dieu, Trinité de personnes.

Quelques mots maintenant des grandes lignes de l'histoire de l'Ordre pendant les derniers temps

En même temps que les suppressions ou la limitation des libertés dans les pays communistes, dans l'après-guerre se produit une extraordinaire diffusion sur les cinq continents des deux Ordres cisterciens, surtout celui de la Stricte Observance. En Europe, les maisons fondées furent relativement peu nombreuses, mais bien plus celles fondées en Amérique ; les monastères trappistes des États-Unis ouvrirent neuf filiales et commencèrent à diffuser l'Ordre en Amérique Latine et précisément au Chili et en Argentine, pendant qu'au Brésil, ce furent surtout les diverses Congrégations de la Commune Observance qui firent fleurir la vie cistercienne.

L'Asie, qui connaissait déjà le monachisme cistercien en Chine, au Japon et au Vietnam, le vit s'étendre en Indonésie. En Océanie également naquirent des monastères : en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Nouvelle Calédonie.

Cependant, ce fut l'Afrique noire qui vit le plus grand nombre de fondations masculines et féminines : la Congrégation de

Casamari avait ouvert la voie en fondant en Éthiopie ; son exemple fut suivi par les Trappistes, qui établirent des monastères au Cameroun, au Congo, au Kenya, en Ouganda, au Bénin, en Angola, au Nigéria et à Madagascar.

Traçons maintenant le portrait de l'initiateur de la première trappe camerounaise.

Pierre Faye (1917-1992)

Le père Pierre Faye, pionnier du monachisme africain, fut le fondateur du monastère situé actuellement à Koutaba, qui a été le premier monastère trappiste d'Afrique noire. Africain lui-même, sa vie a connu toutes les vicissitudes de la très difficile implantation de la vie monastique dans un contexte d'évangélisation récente et de culture tellement différente. En suivant les étapes de son existence, nous pouvons parcourir l'histoire des premières fondations subsahariennes : Grandselve, La Clarté-Dieu, Maromby, L'Étoile-Notre-Dame, Bamenda, etc.

Né le 28 août 1917 dans la province sénégalaise de Casamance, dans une famille nombreuse et aisée de l'ethnie *sérére*, Édouard Faye avait dix ans de moins que son frère Joseph, qui deviendra Préfet apostolique de Ziguinchor. Édouard étudia au séminaire de l'actuel Burkina Faso, et fut ordonné prêtre le 16 mai 1946 à la cathédrale de Ouagadougou. De retour au Sénégal, après deux années de ministère, le jeune prêtre demanda à son frère, Préfet apostolique, la permission d'entrer dans la vie monastique. La permission fut fermement refusée, étant donné la rareté des prêtres sénégalais dans la Préfecture de Ziguinchor. Déjà, à partir de 1947, Pie XII avait proposé l'épiscopat à Monseigneur Joseph Faye, voulant transformer la Préfecture de Ziguinchor en Vicariat apostolique. Monseigneur Faye avait refusé, mettant en avant des

motifs de santé (il souffrait de séquelles de la maladie du sommeil) et, se trouvant en France pour se soigner, il avait demandé au Pape de pouvoir embrasser la vie monastique à Aiguebelle. La permission fut accordée, à condition d'introduire plus tard la vie cistercienne en Afrique noire. Entre temps, Édouard avait obtenu du successeur de son frère l'autorisation de devenir moine, et même l'avait précédé dans le cloître, en choisissant Notre-Dame de l'Atlas, en Algérie, pour être fidèle à l'Afrique, où, à l'époque, il n'y avait pas encore d'autre monastère trappiste. Il venait pour chercher, à ce qu'il écrivait dans sa demande d'admission, la solitude complète, la prière et la pénitence. Il prit le nom de Pierre, et reçut l'habit à l'Atlas le 28 décembre 1948, alors que Monseigneur Joseph entrait à Aiguebelle en juillet 1949... et tout cela à l'insu l'un de l'autre.

En janvier 1951, à peine prononcée sa profession temporaire, on demanda à Pierre, déjà prêtre et âgé désormais de 34 ans, d'accompagner l'abbé d'Aiguebelle durant un premier tour de prospection en vue d'une future fondation africaine. Après avoir visité et écarté plusieurs nations, la fondation fut réalisée au Cameroun en été de cette même année, d'abord à Nkol-Nkumu, puis à Minlaba, dans des établissements provisoires. Le 25 février 1954, père Pierre émettait ses vœux solennels. Minlaba était à moitié mission et à moitié monastère, on décida donc de faire un essai dans une zone plus solitaire, en préparant un monastère régulier, et en faisant venir, par la suite, plusieurs moines d'Aiguebelle. Père Pierre et trois autres frères, par un travail acharné, préparèrent le monastère et les cultures à Obout, entre 1954 et 1956. Dom Sortais en 1956, nomma père Pierre supérieur du monastère, qui prit le nom de Notre-Dame de Grandselve.

C'étaient les années très difficiles de l'indépendance ; les postulants affluaient nombreux, mais personne ne restait. Il y eut des difficultés internes et externes. Cîteaux remplaça provisoirement

rement Aiguebelle comme maison mère de Grandselve. Harcelé par des problèmes de tous genres, père Pierre donna sa démission et quitta Obout le 20 mars 1961. Il retourna à l'Atlas, mais les supérieurs voulurent qu'il visite les nouveaux monastères de l'Afrique noire, avec l'espoir de le récupérer pour Grandselve. Il fit un séjour à Maromby, puis devint second aumônier à La Clarté-Dieu (deux monastères – l'un de moines, l'autre de moniales – de fondation très récente). En 1963, il revint à Tibhirine, qui était sur le point d'être fermé, et conduisit aux Dombes le groupe des plus anciens (en fait, l'Atlas continua à vivre par la suite, grâce à une intervention du cardinal Duval).

En décembre 1963, père Pierre vint au Bénin, à l'Étoile Notre-Dame, autre monastère de moniales fondé depuis peu, et en 1964, fut redemandé à Grandselve comme second supérieur et maître des novices.

En juin 1960, le premier profès camerounais mourait à l'improviste, premier prêtre ordonné dans la communauté, le jeune père Claude, sur lequel reposaient tant d'espérances. Une grosse crise se produisit en communauté. Les Africains voulaient se gérer par eux-mêmes : 15 années d'essais, d'incompréhensions, de manque de stabilité, poussèrent les jeunes africains à faire une fondation totalement africaine, adaptée à leur culture. En 1967, père Pierre est nommé à nouveau supérieur et assuma le projet de transfert, se rendant compte qu'il fallait essayer ailleurs, la zone du Sud-Cameroun n'étant pas favorable à la persévérance des candidats. En octobre 1968, après avoir cédé le monastère de Grandselve aux moniales de Laval, qui voulaient fonder en Afrique, un groupe touffu de novices et de postulants, accompagné de quelques profès africains, et de frère Hubert (unique blanc, non-prêtre) comme économe, recommença la vie monastique à Koutaba, en pays *bamoun*, dans le sultanat de Fouban. Cet essai exclusivement africain suscita beaucoup d'amertume chez les

moines français de Grandselve, écartés de la nouvelle communauté (en général, ils restèrent en Afrique, avec des fonctions et des projets divers), et firent accuser père Pierre de racisme. En fait, il faut se situer dans l'atmosphère de l'époque (1968) et dans la mentalité de la jeunesse africaine de l'époque, en pleine période de revendication par rapport aux Européens.

À Koutaba, après des débuts euphoriques, les jeunes n'acceptèrent pas le maître des novices *bamiléké*, un peu rigide et conservateur, mais accueillirent avec enthousiasme le jeune français père Roland, venu de la maison mère. D'autres moines d'Aiguebelle intégrèrent la communauté. Le projet initial d'une communauté seulement africaine se dissipa en peu de temps. Les difficultés, cependant, persistèrent aussi sur le plan administratif et politique, liées à la période que traversait le Cameroun : en 1970, le monastère, très connu, fut envahi et perquisitionné par la police qui cherchait des armes et des documents compromettants qui, évidemment, n'existaient pas.

Père Pierre, fatigué depuis 1972, avait demandé à ne plus être supérieur ; en 1973, ne pouvant plus supporter la responsabilité à laquelle on le contraignait, il obtint un congé. Cette seconde « fugue » lui attira beaucoup de critiques : comme à son habitude, il prévint à plusieurs reprises, mais à la fin, il suivit son attraction intérieure. Son frère disait aux moines européens : « Vous ne comprenez rien à l'âme africaine. Mon frère Pierre est un véritable moine contemplatif, il ne voulait pas être supérieur. Si on le nomme, il est obligé d'accepter, mais il ne peut résister que pendant quelques années. L'administration ne l'intéresse pas. » Père Pierre avait besoin de plus de solitude et d'anonymat, de plus de silence et de vie cachée, de disparaître dans la prière et le travail manuel, qu'il accomplissait avec goût, sans s'épargner. Son modèle de vie était saint Joseph, dont il était un fidèle dévot.

Les supérieurs espéraient toujours le récupérer pour guider Koutaba. Il passa un an à Frattocchie, où ceux qui l'ont connu s'en souviennent comme « d'un bel homme grand et digne, un moine silencieux, respectueux, discret et humble. Surtout un homme de prière ». Il passa ensuite une autre année à la maison mère, Aiguebelle, où il eut un grand succès comme hôtelier : son intelligence et sa discrétion, sa distinction innée, sa superbe voix (il était sous-chantre), ses homélies ardentes, son esprit de prière lui attirèrent l'admiration des hôtes et de ses confrères. Mais c'est justement cela que père Pierre ne voulait pas : il avait horreur du rôle de directeur spirituel et était même réticent à servir de confesseur des moines, tout son être le pressait vers la prière personnelle et liturgique et la simplicité du travail manuel, dans le silence et l'obéissance d'une vie commune. Toute sa vie, il a cherché à ne pas trahir son aspiration initiale, obstinément silencieux, mais sans jamais abdiquer devant qui le critiquait. Sa confiance aveugle en la Providence divine lui permettait de croire que Dieu saurait arranger les choses pour le mieux, même sans lui. Les témoins parlent de son humilité, citant comme exemple les leçons d'orgue que lui donnait un frère bien moins doué que lui, et qu'il acceptait de bon cœur, lui qui était un musicien raffiné.

En 1975, il demanda lui-même à retourner à l'Atlas, le monastère de sa première profession, qu'il aimait beaucoup : « Ma Mère l'Afrique m'appelle, j'ai besoin de revoir ma Mère... » L'abbé ne sut pas résister à cette supplique et père Pierre retourna à Tibhirine, où il resta de 1975 à 1979, comme père maître. Il faut savoir que, dans les zones rurales de l'Algérie, les Africains noirs étaient méprisés, et père Pierre ne sortait pas du monastère, à cause des manifestations de racisme. Frère Christophe Lebreton, le futur martyr, qui était son novice, écrivait à sa sœur Élisabeth une lettre du 29 juillet 1977 : « Père Pierre est malade : il est atteint à un poumon, mais j'espère vraiment qu'il guérira. C'est véritablement un saint moine, sa seule présence irradie la paix et l'amour. »

En 1979, le nouvel abbé d'Aiguebelle (de qui dépendaient les maisons filles, tant de Koutaba que de Tibhirine) fit retourner père Pierre au Cameroun comme père maître. Il y resta jusqu'en 1988, quand Koutaba devint prieuré autonome. Durant cette période, son bonheur était de s'occuper du jardin et de la bananeraie, et surtout d'être seul... seul avec son Dieu ! Prédicateur toujours brillant, toujours demandé par les hôtes pour la direction spirituelle, toujours en recherche de moyens d'échapper aux conséquences de la fascination que, malgré lui, il exerçait sur les autres...

En 1988, il demanda de passer un temps de prière et de repos à Bamenda, monastère de langue anglaise au Cameroun de l'Ouest. L'apprenant, Dom Christian, de Tibhirine, le demanda à l'Atlas pour l'envoyer à la maison annexe de Fès, au Maroc. Père Pierre, qui avait toujours voulu garder sa stabilité à l'Atlas, obéit avec grande crainte : il a maintenant 71 ans, se remet d'une opération de la prostate qui a révélé une tumeur et craint de devoir affronter l'excès d'activité et la confusion qui avaient marqué toutes les tentatives précédentes et ses déplacements dans sa vie monastique. Se faisant violence, il obéit : il alla à Fès, et y trouva la vie simple, régulière, cachée et laborieuse qu'il avait toujours désirée et cherchée. Il trouva aussi un jardin à cultiver et où planter des roses. Après une visite à Fès, Christophe écrivait à sa sœur (29 juillet 1990) : « Père Jean-Baptiste et père Pierre ont avancé très loin sur la voie du dépouillement et de l'humilité. Vivre à leurs côtés est une grâce. Les tribulations africaines de père Pierre ont fait l'objet d'un livre récent, édité chez Beauchesne, rien que ça ! Il a la simplicité d'en rire, pendant qu'il surveille jalousement ses bananes et ses roses. »

Il devait retourner à Aiguebelle en octobre 1991 : le cancer s'était étendu aux os et aux poumons. Dom Christian, dans la chronique de Noël 1991, écrivait : « À Fès, il a lutté contre la maladie qui lui rongait les os et le sommeil, restant avec les trois

frères, chargé du chant et de la cuisine, jusqu'à la limite de l'insupportable. Il a dû reprendre la route d'Aiguebelle (merci à notre maison mère immédiate !) et de l'hôpital. Il fait sa thérapie, et nous sommes émus par ce qui lui arrive, bouleversés par cette étrange manière par lequel l'Amour le "vicie", comme il dit »...

Père Pierre avait écrit : « Le cancer est mon ultime et bienheureuse vocation sur cette terre. » Depuis quelque temps déjà, il se sentait poussé vers la souffrance : « Je voudrais tellement entrer dans la vocation de Marthe Robin » écrivait-il. Citons presque en entier sa dernière lettre, envoyée à un confrère de l'Atlas, sept jours avant sa mort : « Il y a un secret d'une joie profonde, joie réservée à ceux qui ont le courage de sortir d'eux-mêmes. Ceux qui cherchent Dieu en vérité ont fait l'expérience de l'épouvantable torture que comporte la conversion du cœur à l'Amour, suivi sans défaillance. Chercher Dieu, c'est vouloir et chercher qu'il y ait seulement Lui en nous. La vie est donnée à l'homme pour qu'il s'adapte peu à peu à Dieu, et se sente enfin complètement dans son milieu, immergé en Dieu. Quelqu'un disait que le saint est celui qui entreprend un voyage sans retour à la découverte du Christ. Il part de son propre moi, il en sort, avec l'intention bien décidée de ne plus y retourner : il est un éternel pèlerin du Christ : "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Toi qui vis en moi" » (Lettre à P. Jean-Pierre Schumacher, 26 janvier 1992).

Né le jour de la fête de saint Augustin, il était entré – unique moine de couleur dans une communauté de blancs – sur la terre du grand saint d'Hippone. Il mourut en France, à la clinique de Montélimar, où il avait été transporté la veille. Il n'a pas senti la mort s'approcher, et, à l'abbé qui lui proposait le sacrement des malades, il avait dit que ce n'était pas encore le moment. C'était le 2 février 1992, le jour du *Nunc dimittis*, où la lecture du prophète Malachie avertit : « Et soudain entrera dans son temple, le Seigneur que vous cherchez. » C'était le jour où, cent ans auparavant, frère

Albéric de Foucauld faisait profession à Akbès, en Syrie. Frère Pierre et Charles de Foucauld avaient une certaine complicité de vagabondage, qui leur permettait de trouver leur véritable stabilité seulement dans la *lectio*, et dans l'adoration du Saint-Sacrement, comme des mendiants.

De nature riche, en lui bien des aspects contraires s'harmonisaient : solitaire et cénobite, sédentaire et nomade, amant jaloux du silence et ardent dans la parole. Dans sa distinction innée, faite de réserve et d'accueil, il avait l'art d'ennoblir tout ce qu'il touchait. Il conserva jusqu'au bout sa bonne humeur, qui faisait partie de son tempérament joyeux. Il disait : « La bonne humeur spirituelle est le fruit de la foi : c'est l'être profondément convaincu que Dieu travaille pour nous donner le bonheur. » En Marie, cause de notre joie, il trouva réconfort et refuge. Le témoignage unanime de tous ceux qui l'ont connu est celui-ci : « C'était vraiment un homme de Dieu. »

Mère Augusta TESCARI
Abbaye Notre-Dame de Vitorchiano
Traduction de Mère Marie-Pascale DRAN